

Jacqueline Mirande

DOUBLE MEURTRE À L'ABBAYE

Flammarion
jeunesse



Jacqueline Mirande

DOUBLE MEURTRE À L'ABBAYE

À la fin du XII^e siècle, un pèlerin de Saint-Jacques est retrouvé assassiné dans l'enceinte de l'abbaye de Hautefage. Peu après, un homme qui détenait de précieuses informations sur le crime meurt à son tour, noyé. Qui est le meurtrier ? Plus l'enquête avance, plus on se demande s'il y a encore des innocents...

« Jérôme souleva le corps avec effroi : non que la mort elle-même lui fasse peur, mais penser qu'un meurtre ait pu être commis dans l'enceinte même de l'abbaye et au matin de la fête solennelle de Saint-Martin le remplissait d'horreur, comme si le prince des ténèbres en personne avait signé le crime. »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

DOUBLE MEURTRE À L'ABBAYE

Retrouvez les personnages de l'abbaye de Hautefage dans :
Crime à Hautefage
Ce que savait le mort de la forêt

© 1998, Castor Poche Flammarion
© Flammarion pour la présente édition, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-0267-9

JACQUELINE MIRANDE

DOUBLE MEURTRE
À L'ABBAYE

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication

UN CADAVRE INATTENDU

Thomas le Rouge – qu'on nommait ainsi à cause du roux flamboyant de ses cheveux – avançait sans bruit au milieu des fougères. L'approche de la nuit et un vilain temps de novembre avaient beau obscurcir le sous-bois, il se méfiait. Les clairières se multipliaient dangereusement dans la forêt aux abords de l'abbaye de Hautefage, comme souvent près des terres récemment défrichées.

Il s'entêtait, pourtant, à braconner dans ce coin car les moines fermaient les yeux, au contraire de leur puissant voisin, messire Raymond, seigneur de la vicomté de Pleaux. Celui-là, il ne faisait pas bon s'aventurer sur ses terres que surveillaient les hommes du prévôt Guillaume Taillefer ! Le bien nommé. Dur aux pauvres gens, cœur de pierre. Thomas en cracha de dégoût, ce qui le soulagea.

Puis il se glissa derrière un gros génévrier. Il avait posé là un collet. Est-ce qu'un lapin se serait pris ?

Il l'espérait. La faim le tenaillait. Comme beaucoup d'autres en ce temps de grande misère.

Depuis qu'avaient recommencé sur ces rebords de monts d'Auvergne les chevauchées militaires du roi Henri II d'Angleterre, duc d'Aquitaine par sa femme Aliénor, des bandes de mercenaires se répandaient dans les campagnes, brigands autant que soldats, pillant les biens, les troupeaux, les récoltes, brûlant les maisons, harcelant les bourgs, rançonnant les abbayes, ici un jour, là le lendemain. Ils s'abattaient soudain sur vous comme la grêle qui dévaste une vigne et épargne l'autre. Sait-on pourquoi ?

À cette pensée, Thomas le Rouge toucha vivement dans la bourse accrochée à ses braies¹, sous son gros surcot² de futaine, la médaille en cuivre de saint Donat qui protège de la foudre et voisinait, pour l'heure, avec un clou rouillé, un bout de fil de chanvre et une lame de couteau ébréchée.

Le collet était vide. Thomas soupira. Les lapins devenaient de plus en plus malins ou bien ils fuyaient eux aussi les soldats ! C'est alors qu'il aperçut le grand bâton des pèlerins de Saint-Jacques, le bourdon, tombé là, en travers du lierre, comme un bois mort de plus. Aucune besace n'y était pendue, aucune gourde même vide. Thomas le regretta,

1. Braies : pantalon ample.

2. Surcot : robe de dessus portée au Moyen Âge.

mais le bâton était quand même bon à prendre. Il le ramassa.

Et il restait là, songeur. Quel pèlerin peut ainsi abandonner le bourdon qui lui sert d'enseigne ? Puis il aperçut les chevaux, deux beaux chevaux, des chevaux de seigneur, à trois coudées de lui, derrière les ronciers. Pour un peu, il tombait sur eux ! Et où étaient les cavaliers ?

Il écarta doucement les ronces, risqua un œil et se rejeta vivement en arrière, effrayé à l'idée qu'on puisse le surprendre. Les deux cavaliers tiraient hors d'un buisson le cadavre d'un pèlerin – il avait encore son chapeau à coquille accroché au cou. L'avaient-ils tué et où l'emmenaient-ils ? Car, à présent, ils le traînaient.

La curiosité l'emportant sur la peur, Thomas le Rouge décida de les suivre et de tenter de voir leurs visages. Mais auparavant, il cacha le bourdon sous des branches mortes. Il voulait être sûr de le retrouver.

L'office de nuit s'achevait. Le jour n'allait pas tarder à se lever. Deux par deux, les moines commencèrent à quitter la chapelle, suivis des novices et des frères lais.

Le père abbé, Arnould, resta seul, agenouillé dans la stalle de bois sculpté qui lui était réservée. C'était un homme déjà âgé, qui avait eu beaucoup d'autorité mais, à présent, son dos se courbait, les rhumatismes le paralysaient à demi, et il éprouvait, par moments, un sentiment de fatigue si pesant qu'il songeait à se

démettre de sa charge. Redevenir un simple frère, ne plus avoir à discuter, à gérer. Pouvoir prier en paix...

Il aperçut frère Jérôme qui, le dernier, se glissait hors de la chapelle. C'était le portier de l'abbaye. Il allait, tout à l'heure, ouvrir en grand les portes de la première enceinte pour permettre aux fidèles venus de partout d'assister à la messe solennelle par quoi débiterait la grande fête votive de Saint-Martin, patron de l'abbaye de Hautefage. Les pèlerins afflueraient et aussi les marchands, venus, eux, pour la foire qui allait durer la semaine. Et les jongleurs, et les voleurs...

Le père abbé se retint de soupirer. Les voleurs n'étaient pas les pires ! La guerre, avec son cortège noir de viols, de morts, d'incendies, de famine, voilà le vrai fléau, la bête de l'Apocalypse. Le père abbé se remit à prier. Qu'au moins cette journée de fête soit jour de paix. Même si saint Martin avait été, en son temps, un soldat !

Tandis que le père abbé continuait à prier, frère Jérôme, aidé de deux forts valets d'armes prêtés par le prévôt pour la circonstance, achevait de pousser les lourds vantaux de bois de la grande porte séparant l'enceinte commune de l'abbaye de celle uniquement réservée aux religieux. On ne l'ouvrait qu'une fois l'an, pour la fête de Saint-Martin. Une simple poterne suffisait, le reste de l'année, aux allées et venues des moines et de leurs visiteurs.

C'était dans l'enceinte commune que se trouvaient l'hôtellerie, les écuries, les remises et divers logements affectés à des serviteurs laïcs aidant à l'entretien des bâtiments. Les granges, avec leurs réserves de grains et de foin, les étables à moutons, la porcherie étaient plus éloignées, de l'autre côté de la rivière où commençaient les terres de l'abbaye. Elles étaient très étendues ; le monastère de Saint-Martin était l'un des plus importants et des plus riches de ce pays des confins d'Auvergne qui alliaient la rudesse de la montagne proche au début de douceur de plaines ensoleillées.

Tout en dirigeant la manœuvre d'ouverture du dernier battant, frère Jérôme inspectait le ciel avec appréhension : aube rouge, signe de vent et de pluie. La fête serait moins réussie que celle de l'an passé où il avait fait un temps beau et sec, un vrai temps d'été ! Miracle de saint Martin qui ne pouvait chaque année se renouveler ou alors où serait le miracle ?

Frère Jérôme avait de la piété mais aussi du bon sens et la solidité un peu rugueuse des troncs de châtaignier auxquels il grimpaît, enfant.

La porte maintenant grande ouverte, il jeta un regard de droite et de gauche. Rien ne bougeait encore. Il était trop tôt. Juste quelques servantes à moitié endormies s'en allaient tirer l'eau au puits pour leurs maîtresses couchant à l'hôtellerie.

Soudain, frère Jérôme fronça le sourcil. Que faisait là cet homme, étendu tout du long près de la

porte, enveloppé dans sa cape et le chapeau couvrant le visage ? Un chapeau qui, à mieux regarder, portait la coquille des pèlerins de Saint-Jacques ! Il semblait dormir profondément. Un court instant frère Jérôme hésita à le laisser prolonger son somme – pour s'être laissé tomber là, il fallait qu'il ait été harassé par une longue marche ! Puis, quelque chose d'anormal dans la position du corps le fit s'approcher, mieux regarder, soulever légèrement le chapeau masquant le visage. Le doute n'était plus possible, cet homme ne dormait pas, il était mort.

Les valets d'armes du prévôt venaient à leur tour, l'un d'eux attrapait le corps, le laissait retomber vivement comme s'il s'était brûlé à un tison :

— Quelqu'un l'a tué. Voyez vous-même, mon frère.

Jérôme souleva le corps avec effroi : non que la mort elle-même lui fasse peur, mais penser qu'un meurtre ait pu être commis dans l'enceinte même de l'abbaye et au matin de la fête solennelle de Saint-Martin le remplissait d'horreur, comme si le prince des ténèbres en personne avait signé le crime. Mais il se ressaisit, ordonna d'une voix ferme aux valets d'armes :

— Restez ici, empêchez que quiconque s'approche. Je vais prévenir notre père abbé.

Arnould arriva aussi rapidement que le lui permettaient ses rhumatismes, regarda à son tour le corps puis le début du jour et l'agitation qui commençait à envahir la première enceinte. Les portes de l'hôtellerie

étaient ouvertes, les palefreniers s'activaient aux écuries, des groupes de pèlerins approchaient, ainsi que des cavaliers. Il ferma à demi les yeux en pensant au scandale qu'allait provoquer ce meurtre commis dans une enceinte considérée comme sacrée. Et commis par qui ? Et sur qui ?

— Il faut prévenir le prévôt. Il loge à l'hôtellerie pour le temps de la foire. Allez le chercher, ordonna le père abbé.

Cinq minutes après, le prévôt accourait, achevant de boucler sa ceinture de cuir, la barbe et les cheveux en désordre de quelqu'un tiré en hâte de son lit.

Il salua le père abbé et se pencha sur le corps pour l'examiner :

— Coup de dague, reçu par-devant. Mais... (il retourna le corps, tâta la pèlerine)... je doute que le meurtre ait été commis ici. Cette cape est raide de sang. L'herbe autour devrait l'être aussi. Or, il n'en est rien ! Non, on a traîné le cadavre ici, après.

— Ah, dit le père abbé soulagé en partie, du moins n'y aura-t-il pas eu sacrilège ! Mais pourquoi le déposer ici ?

— Pour qu'on le voie, dit frère Jérôme avec bon sens.

Le prévôt secoua la tête :

— Alors, c'est un fou ! Il veut qu'on voie son crime ! Depuis cinq ans que le vicomte de Pleaux, messire

Raymond, m'a nommé son prévôt, je n'ai jamais rien vu de semblable !

Leur conciliabule n'était pas passé inaperçu. Des gens commençaient à s'approcher. Le prévôt fit signe à ses hommes de les éloigner.

Un groupe de cavaliers entra soudain dans la cour, en menant grand tapage.

— Messire Raymond, murmura le prévôt en s'avancant vivement à sa rencontre.

Le chef de la vicomté de Pleaux était un bel homme jeune, brun, monté sur un alezan magnifique. Il portait avec élégance un manteau en drap vert bordé de petit-gris et orné de franges de soie. Un fermail en émaux cloisonnés le tenait attaché à l'épaule droite, laissant voir, par la fente de côté, un surcot en soie écarlate. Sur la tête, un chapel galonné d'orfroi, orné d'une plume de paon.

Il mit pied à terre et, écartant le prévôt d'un geste négligent de la main, s'avança vers le père abbé qu'il salua courtoisement. Puis il vit le corps, fronça les sourcils, regarda la plaie longue et fine, à hauteur du cœur :

— Joli coup de dague ! Celui qui l'a tué n'était pas un novice ! En tout cas, son pèlerinage est fini, qu'il aille à Compostelle ou qu'il en revienne !

— Il en revenait sûrement, répondit le prévôt. Personne ne se met en route à l'approche de l'hiver.

Le père abbé interrompit sèchement des commentaires qu'il jugeait frivoles en la circonstance :

— Messire, il s'agit d'un meurtre et des plus condamnables qui soit, celui d'un pèlerin à qui l'on doit assistance mieux qu'à un autre.

Raymond de Pleaux eut une moue sceptique :

— S'il était vraiment pèlerin ! Les faux courent les routes par ces temps troublés.

— Un homme reste un homme et un meurtre, un meurtre ! dit avec sévérité Arnould.

— J'entends bien, fit Raymond de Pleaux avec désinvolture. Et c'est votre devoir, messire abbé, de nous le rappeler. Mais si personne ici ne le connaît, enterrez-le et qu'on n'en parle plus ! N'est-ce pas votre avis, ma mie ? fit-il en se tournant vers une très jeune fille qui venait de les rejoindre escortée d'une servante âgée.

Elle avait, sous l'étroit bandeau de lin bleu encadrant son visage, des traits d'une grande pureté et des yeux à l'expression grave. Son corps mince disparaissait dans les plis d'un manteau en velours écarlate. L'encolure de sa robe de brocart bordée d'hermine accentuait la finesse de son cou. Elle portait de lourds bracelets d'or et, à l'index droit, une bague ornée d'une pierre verte.

— Pauvre homme, dit-elle en regardant le corps. Dieu aie pitié de son âme.

Et elle se signa.

Puis, soudain, son visage changea. Un sourire le transforma. Ses yeux devinrent gais :

— Guy ! Mais c'est Guy de Servières qui est là !

Deux cavaliers venaient d'entrer, à leur tour, dans la cour de l'abbaye. Un jeune, l'autre plus âgé. Vêtus tous deux assez simplement, presque pauvrement, mais leurs chevaux étaient beaux et le plus jeune des deux hommes avait piqué sur son chaperon un brin de houx dont les baies rouges s'accordaient assez au pétillement de ses yeux noisette et à un air général de fantaisie et de gaieté émanant de lui.

Il sauta lestement de sa monture, tendit la bride à l'autre cavalier, visiblement son écuyer, et se dirigea vers le groupe formé par le père abbé, le prévôt, Raymond de Pleaux et la jeune Agnès de Montal.

Ce fut cette dernière qu'il salua en premier :

— Agnès, que j'ai de joie à te revoir après toutes ces années ! (Et, avec un geste d'excuse envers Arnould :) Pardonnez-moi, messire abbé, ce mouvement de cœur mais, vous le savez, vous qui avez connu mon père, Agnès fut la compagne de mes jeux, ou, plutôt, je fus le compagnon plus âgé, celui qui organisait ses jeux d'enfant. Pardonne-moi aussi, Raymond, beau cousin, si je n'ai pas été encore te voir, mais je suis rentré il y a peu.

— Où étais-tu, tout ce temps ? Loin, car on n'a rien su de toi, dit Raymond de Pleaux avec une certaine froideur.

Guy le regarda d'un air un peu moqueur :

— Je n'étais pas mort, tu vois ! (Puis, fixant le cadavre étendu près d'eux.) Ce pèlerin, qui est-ce ?

— Nul ne semble le connaître, répondit le père abbé.

Et comme les gens continuaient d'affluer vers leur cercle, en dépit des hommes du prévôt :

— Laissez-les approcher. Peut-être que l'un d'eux l'aura vu ces jours derniers ou aura fait route avec lui jusqu'ici. La fête de Saint-Martin et sa foire attirent bien des étrangers au pays.

— Il a l'air pauvre, dit Guy. Que pouvait-on espérer lui voler ?

— Rien sans doute, dit Raymond. Une rixe entre pèlerins, c'est plus fréquent qu'on ne le croit.

— Mais pourquoi l'avoir porté ici ? s'entêta le prévôt.

— Pour qu'on le voie, répéta frère Jérôme.

— Ou peut-être, dit Guy, l'air songeur, pour qu'il soit enterré en terre chrétienne et non condamné à pourrir dans un bois comme une charogne.

Raymond jeta à son cousin un regard intrigué :

— Tu prêtes à son meurtrier de bien saintes intentions. Il est vrai qu'on te disait à Jérusalem.

— Ai-je parlé de son meurtrier ? Pour ce qui est de Jérusalem, on dit tant de choses !

Le prévôt Guillaume Taillefer l'observait. C'était donc vrai ce que lui avait raconté un de ses hommes.

Le seigneur de Servières était de retour. Et où diable pouvait-il loger ? Son château brûlé, ses terres confisquées, son père mort... Pour seul homme lige, Pons, le vieil écuyer, fidèle entre les fidèles.

Le prévôt hocha la tête : les temps étaient difficiles pour les seigneurs aussi ! Les manants ne voulaient pas le comprendre qui tremblaient pour quatre hardes et un porc ! Eux avaient plus à perdre en ce temps de fidélités incertaines où les châteaux se prenaient et se déprenaient selon les mises et les victoires ou les défaites des rois.

À peine adoubé chevalier, Guy de Servières avait tout perdu. On l'avait dit réduit à courir les tournois pour gagner ici un cheval, là une armure et risquer de les perdre le tournoi suivant. D'autres avaient parlé de croisade et d'Espagne. Le prévôt le trouvait vieilli, certes, mais il avait toujours cet irritant air d'insouciance et ce brin de houx piqué à son chapeau, comme à quinze ans !

Le prévôt Guillaume Taillefer était un homme d'ordre. Il aimait que le jour soit le jour et la nuit la nuit, les étés chauds, les hivers froids et les coupables châtiés. Que l'on puisse être ruiné et gai, c'était enfreindre l'ordre. Et son front se plissait de mécontentement en observant le seigneur de Servières sourire à la jeune dame Agnès qui lui souriait en retour comme nul ne l'avait vue sourire depuis la mort de ses parents, emportés tous deux par le mal noir, à

Chaân, la rebelle (tome 1)

Christine Féret-Fleury



3 500 ans avant notre ère, au cœur de la Préhistoire...
Chaân, une jeune fille éprise de liberté, défie les lois de son
peuple en apprenant à chasser en secret. Elle est alors
rejetée par tous les habitants du village et par son propre
père. Chaân semble prête à tout pour conquérir
son indépendance. Mais saura-t-elle surmonter
les épreuves qui l'attendent ?

*« Non, elle ne laisserait personne l'empêcher
de vivre à sa guise. S'il le fallait, elle se battrait.
Elle supporterait les pires épreuves... »*

Le premier épisode des aventures de Chaân.

Flammarion jeunesse

Dépôt légal : septembre 2012
N° d'édition : L.O1EJEN000441.N001
Loi N° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication